

au-dessus des eaux, présente une espèce de bassin intérieur entouré d'une muraille formée de débris de colonnes et de marbres rapportés. Il n'est plus accessible, à cause de son peu de profondeur, qu'aux petites embarcations.

Toute la côte O. de l'île est déserte et bordée de rochers battus par les vagues, parmi lesquels on reconnaît, quand la mer est calme, des fûts de granit et des pierres taillées. A la pointe N.-O. on trouve encore 40 à 50 colonnes renversées et baignées par les vagues : les roches qui les entourent sont incrustées de débris de pierre, de poteries, de coquilles, confondus dans une espèce de ciment de nouvelle formation. Au S. de la ville s'étend un cimetière musulman et quelques jardins. « Des fouilles récentes, faites dans le but de trouver non des antiquités, mais des matériaux pour les constructions de Beyrouth, ont fait découvrir des restes intéressants de maisons, de colonnes, de statues, et une partie des anciennes murailles, avec une galerie voûtée et percée de meurtrières, longue de 46 pas. » (Porter, *Handb.*, p. 392.) Le reste de la Péninsule au S.-O. présente tantôt des amas de décombres, tantôt des puits. Au S., le long du rivage, on retrouve les murs qui formaient le port du S.

Au-devant de ce port, existent, selon M. de Bertou (*Essai sur la topog. de Tyr*) les restes d'une immense digue ou brise-lames, de 12 mètr. d'épaisseur et de plus de 2 kil. de long, travail gigantesque, qui protégeait la ville contre les fureurs de la mer et empêchait le sable de s'accumuler dans le port, comme il l'a fait depuis plusieurs siècles.

On voit, par cette description, qu'il est assez difficile, dans l'état actuel des lieux, de rétablir d'une manière très-précise la topographie de l'ancienne Tyr. Les tremblements de terre, et surtout l'accumulation des sables pendant ces dernières années, ont changé la

configuration des lieux, et les données historiques manquent également pour déterminer avec exactitude la position de l'antique reine des mers.

Tyr était double, bâtie en partie sur le continent et en partie sur une île. Palæotyros, la ville de terre ferme, s'étendait sur le rivage, à partir du Leontès jusqu'à la fontaine de Ras el-Aïn. Hiram embellit la ville de l'île et la relia à une autre île, celle qui forme l'extrémité N. de la presqu'île actuelle, et où se trouvait un temple consacré à Hercule. C'est là que s'éleva la nouvelle Tyr, qui résista à Alexandre. Celui-ci ne fit que rétablir la chaussée de Hiram, représentée par l'isthme actuel, qui a été élargi par l'accumulation des sables. Cette dernière ville de Tyr est la seule dont il reste quelques traces. La première a été entièrement détruite et ses débris sont enterrés dans le sable.

Les deux ports de Tyr, au N. et au S., se reconnaissent encore avec une partie des chaussées qui les défendaient. Ils étaient reliés par un canal qui coupait l'isthme et dont on peut encore tracer la direction. La presqu'île s'est abaissée vers l'O., de sorte qu'une partie de l'antique ville est submergée, comme le montrent les débris qu'on aperçoit sous les eaux. Quant à la position de Palæotyros, on manque encore d'éléments pour déterminer d'une manière précise sa position et ses limites; mais tout semble désigner la position de Ras el-Aïn (V. ci-dessous, p. 723).

De Tyr à Safed, 14 h. V. R. 128, p. 702; — à Balbek et Damas, par Neba-Andjar, R. 114, 115 et 112.

Excursion au Tombeau de Hiram, situé à 1 h. 30, à l'E. de Tyr. Pour s'y rendre on n'a qu'à suivre les ruines de l'aqueduc, vers la colline de Ma'chouk. On gagne ensuite les hauteurs en suivant la route de Bint-Djébeil et de Safed,

jusqu'au v. de *Hanawehh*. Le Tombeau de Hiram (*Kabr-Hairân*), qui se trouve tout auprès, est un grand sarcophage monolithe d'environ 4 mètr. de long, sur 3 mètr. de large et 2 de haut, avec un couvercle pyramidal de près de 2 mètr. d'épaisseur; le tout est porté sur un piédestal de plus de 3 mètr. de haut, composé de trois assises de grandes pierres.

La tradition qui attribue ce monument à Hiram n'a aucun fondement historique, mais elle remonte à une très-haute antiquité. Volney pense que Palæotyros s'élevait sur cette colline, mais aucune donnée historique ne prouve la réalité de cette supposition.

Du tombeau de Hiram, on peut rejoindre (1 h.) au Ras el-Aïn la route de Tyr à Acre, par un sentier qui redescend directement à l'O. et laisse à g. les v. de Béit-Oulia et de Deir-Kanoun.

En quittant Tyr, il faut se diriger à l'E., croisant obliquement l'isthme sur un terrain de sable mouvant et marécageux. On voit à g. la longue et pittoresque série d'arcades de l'ancien aqueduc en partie ruiné, qui vient aboutir à la colline *El-Ma'chouk* surmontée d'un wéli musulman, et laissant à dr. une grande tour isolée, relativement moderne, on atteint l'angle S.-O. de l'isthme pour tourner au S. le long du rivage. L'aqueduc, après avoir atteint *El-Ma'chouk*, fait un détour considérable vers l'E. et revient ensuite vers le S. Dans la plus grande partie de son parcours, il est presque au niveau du sol. Les arches se relèvent vers le S. en approchant de deux réservoirs, plus petits et plus modernes que ceux qu'on trouve au (1 h. 35).

Ras El-Aïn (le cap de la source). On nomme ainsi quelques huttes groupées autour des citernes remarquables connues sous le nom de Puits de Salomon. Ce

sont quatre immenses réservoirs de différentes grandeurs et s'élevant à 5 mètr. au-dessus du sol. Le plus grand, situé à l'O., est de forme octogone et mesure 22 mètr. de diamètre. Le mur qui l'entoure a 3 mètr. d'épaisseur. Il est fait en cailloutage et revêtu intérieurement d'un ciment très-dur; un plan incliné permet d'en atteindre même à cheval la partie supérieure. La profondeur, autant qu'on a pu s'en assurer, est d'environ 10 mètr. Par ces constructions, on est parvenu à exhausser considérablement le niveau de ces sources souterraines, qui jaillissent en bouillonnant avec une grande force. L'eau, qui auparavant était amenée à Tyr par le grand aqueduc, coule directement dans la mer et fait tourner les roues d'un moulin.

Les deux réservoirs situés à l'E. sont contigus et de forme irrégulière. Un escalier permet de monter sur le bord de leurs bassins, qui mesurent, selon Robinson, 4 mètr. 1/2 de profondeur. L'aqueduc, qui part de ces bassins, est évidemment de construction romaine; les infiltrations de l'eau ont revêtu ses arcades de stalactites pittoresques. Le quatrième réservoir est plus petit. Un autre aqueduc d'origine sassanide s'en détache et se dirige vers le S.

La tradition attribue ces puits à Salomon; ce seraient ceux dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques* (iv, 15). Rien n'autorise ces conjectures; mais dans tous les cas, il est certain que ces remarquables constructions remontent à une haute antiquité.

Peut-être sont-ce là les aqueducs que Salmanazar fit couper pour priver Tyr d'eau potable? Quoi qu'il en soit, Guillaume de Tyr, à la fin du xiii^e siècle, a décrit les réservoirs, tels qu'ils existent aujourd'hui : leurs eaux portent encore la fertilité dans les plaines environnantes. C'est au Ras el-Aïn, que l'opinion la plus probable place Palæotyros; l'ancienne

ville, selon Strabon, était à 30 stades (5 kil. 1/2) au S. de la ville de l'île. On ne doit pas s'étonner de n'en plus retrouver de vestiges, puisqu'on sait qu'Alexandre en employa les ruines pour construire son môle gigantesque, et que, dans la suite des temps, ses débris ont continué à servir de carrière pour bâtir l'enceinte de la Tyr du moyen âge, et dans les temps modernes, les édifices de Saint-Jean-d'Acres et de Beyrouth.

Après avoir dépassé (1 h.) des ruines sans nom et le v. de El-Mansourah qui s'élève près de la petite rivière de *Azzyeh*, on arrive (15 m.) au pied du **Ras el-Abyad** (cap Blanc), qui ferme la plaine de Tyr au S. C'est le *Promontorium Album* de Pline. Ses rochers à pic se projettent hardiment dans la mer. La route qui le gravit est taillée dans le roc; en quelques endroits, elle est étroite et difficile, et suspendue au-dessus des flots; aussi est-il prudent de descendre de cheval. Au point culminant du passage se trouve une vieille tour en ruines, que les Arabes nomment *Kala't Ech-Chem'a* (le château du Flambeau). La route descend rapidement jusqu'aux (1 h.) ruines de

Iskanderiéh, l'antique **Alexandroschene**. Son nom, qui signifie la *tente d'Alexandre*, se rapporte à quelque tradition qui ne nous est point parvenue. Le lieu n'a aucune renommée historique. Les anciens itinéraires le mentionnent comme une *mutatio*, un simple relais. Les ruines d'Iskanderiéh sont celles d'une imposante forteresse qui dominait la mer et commandait le passage du cap Blanc. Tout après jaillit une belle source d'eau. A peu de distance du fort, on remarque plusieurs fragments de colonnes ioniques, et quelques fondations d'édifices.

La route traverse une plaine étroite en vue de la mer et franchit (1 h. 10) un torrent sur un pont de construction romaine, près du v. de *Nakourah*, pour arri-

ver (1 h.) au **Ras el-Moucheirifé** appelé aussi **Ras en-Nakourah**, qui formait la limite de la Phénicie et de la Terre promise. La route a été bien nommée dans l'antiquité *Scala Tyriorum*. Ce n'est qu'une suite de marches taillées dans le roc. Du sommet du cap, la vue s'étend sur la plaine de Saint-Jean-d'Acres, et sur cette ville elle-même qui s'avance comme un cap de marbre blanc dans les eaux bleues de la mer. A 1 h. du Ras el-Moucheirifé, on rencontre un monticule surmonté d'un petit groupe de maisons, avec une mosquée et un bouquet de palmiers: c'est le v. de **Ez-Zib**, qui a remplacé l'antique cité phénicienne de **Achzib** (Josué, xix, 29; Jugés, I, 31). C'est dans cette ville que le grand prêtre Hircan eut les oreilles coupées et que Phazaël, frère d'Hérode, se brisa la tête contre un mur (Josèphe, *Antiq.*, xiv, 25). Elle est mentionnée sous le nom de **Ecdippa** dans Ptolémée et dans les anciens itinéraires.

Après avoir dépassé (1 h.) **Es-Séminiéh**, charmant v. entouré de jardins, où l'ancien pacha d'Acres, Abdallah, avait une villa, on traverse une plaine fertile et bien cultivée où s'étend un aqueduc bâti par Djezzar-Pacha, et qui tombe déjà en ruines. On passe (45 m.) sous l'une de ses arches, et l'on suit sa direction pour atteindre (20 m.) la porte de :

Saint-Jean-d'Acres, en arabe **Akka**. — *Histoire*. Cette ville, l'antique **Accho** des Phéniciens, n'est mentionnée qu'une fois incidemment dans l'ancien Testament (*Jug.*, I, 31). Jamais les Israélites ne purent s'en emparer. Elle prit le nom grec de *Ptolémaïs* à l'époque où les Lagides possédèrent la Syrie. Elle fut visitée par saint Paul (*Actes*, xxi, 7) dans un voyage à Jérusalem, et devint plus tard le siège d'un évêché. Toutefois ce n'est qu'à l'époque des croisades qu'elle acquit une véritable célébrité. Baudouin I^{er} l'assiégea

sans succès en 1103, et s'en empara l'année suivante. Elle devint dès lors la base d'opérations des chrétiens en Syrie, et reçut les flottes des Vénitiens, des Génois et des Pisans. Après la bataille de Hattin (1187), elle tomba au pouvoir de Saladin; mais quatre ans plus tard, elle fut reconquise par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. C'était, en 1229, le chef-lieu des possessions chrétiennes en Terre sainte, et le quartier général des ordres militaires: celui des hospitaliers, qui prit alors le nom de *Saint-Jean-d'Acres*, a laissé à la ville elle-même le nom qui s'est transmis jusqu'à nos jours. Quand le sultan Mélik el-Achraf Ibn-Kalaoun vint l'assiéger avec toutes ses forces, ce ne fut pas le courage qui manqua à ses défenseurs, mais l'accord et l'unité du commandement. Elle fut enlevée après 33 jours de siège, et une population de 60,000 chrétiens livrée au massacre et à l'esclavage. C'en était fait du pouvoir des Francs en Terre-Sainte. Pendant 500 ans le nom d'Acres n'est plus prononcé dans l'histoire. A la fin du xviii^e siècle, Djezzar-Pacha, un des barbares les plus féroces dont l'histoire ait conservé le nom, lui rendit une certaine notoriété, et sut s'y créer une principauté à peu près indépendante, qui s'étendait de Beyrouth et de Ba'lbek à Jérusalem. Ce fut sous son gouvernement que Bonaparte vint assiéger Saint-Jean-d'Acres (20 mars 1799). Le brillant conquérant de l'Égypte venait de traverser le désert, et d'enlever presque sans coup férir el-Arich, Gaza et Jaffa. Il espérait enlever de même Saint-Jean-d'Acres par un coup de main. Mais Djezzar-Pacha s'y était enfermé avec une forte garnison. En même temps l'Anglais Sidney Smith, qui venait d'enlever la flottille française chargée de l'artillerie de siège, fournit au pacha des ingénieurs et des canoniers. Bonaparte avait pour toute artillerie une caronade de 32, quatre piè-

ces de 12, huit obusiers, et une trentaine de pièces de 4. Encore manquait-on de boulets, et était-on obligé d'utiliser ceux que Sidney Smith faisait pleuvoir sur la plage. « C'était, dit M. Thiers (*Révol. Franç.*, t. X, p. 404) un grand siège à exécuter avec 13,000 hommes et presque sans artillerie. » Après deux assauts préliminaires infructueux et six jours de travaux d'approche, Bonaparte dut détacher Kléber et courir bientôt lui-même au-devant de la grande armée turque qui débouchait de Damas. Malgré la brillante victoire du Mont-Thabor, ce siège impossible n'avancait pas. Au bout de six semaines, « il arriva dans le port d'Acres un renfort de 12,000 hommes. Bonaparte, calculant qu'ils ne pouvaient pas être débarqués avant six heures, fit sur-le-champ jouer une pièce de 24 sur un pan de mur, et la nuit venue on monta à la brèche... On était presque maître de la place, lorsque les troupes débarquées s'avancent en bataille et repoussent les assaillants. Un dernier assaut infructueux est donné le 10 mai. Il y avait toute une armée gardant la place. Il fallut y renoncer... En s'obstinant davantage, Bonaparte pouvait s'affaiblir au point de ne pouvoir repousser de nouveaux ennemis. Le fond de ses projets était réalisé, puisqu'il avait détruit les rassemblements formés en Syrie, et que de ce côté il avait réduit l'ennemi à l'impuissance d'agir. Quant à la partie brillante de ses projets, quant à ces vagues et merveilleuses espérances de conquêtes en Orient, il fallait y renoncer. Il se décida enfin à lever le siège, le 20 mai; mais son regret fut tel que, malgré sa destinée inouïe, on lui a entendu répéter souvent, en parlant de Sidney Smith: « Cet homme m'a fait manquer ma fortune. » (Thiers, *ouv. cit.* p. 409). — Les malheurs d'Acres n'étaient pas finis; relevée de ses cendres, elle soutint sous le pacha rebelle Abdallah un siège de neuf mois con-

tre les troupes de la Porte. Ibrahim-Pacha s'en empara en 1832, après un bombardement terrible. Elle eut à supporter en 1840, le poids principal de l'intervention des puissances en faveur de la Porte. Le 3 novembre 1840, la flotte anglaise, sous les ordres des amiraux Stopford et Napier, la bombardait pendant deux heures. Les ruines causées par cette dernière catastrophe ont à peine été réparées.

État actuel. — La ville occupe une presque île triangulaire, dirigée du N.-E. au S.-O., et qui ferme au N. la grande baie semi-circulaire terminée au S. par le cap Carmel. Du côté de la terre s'élevaient de belles fortifications nouvellement construites. On aperçoit dans la mer les restes des anciennes fortifications détruites par le bombardement de 1840, et du môle qui fermait le petit port aujourd'hui ensablé, et praticable seulement pour les barques. Il n'y a qu'une porte à l'E. du côté de la terre; après l'avoir franchie, on rencontre un bazar assez bien fourni, qui s'étend au S. Les seuls édifices que l'on puisse mentionner dans cette ville si ravagée par la guerre sont: la *mosquée de Djezzar*, en partie détruite par le bombardement; c'est une jolie cour, plantée de palmiers et entourée d'arcades ogivales soutenues par des colonnettes de marbre: les matériaux en ont été empruntés en partie aux ruines de Tyr, de Césarée et d'Ascalon. Le *member* et les murailles latérales sont bien conservés, mais la voûte a été défoncée. On peut reconnaître encore quelques fragments d'édifices datant des croisés, l'*église de Saint-André*, dont il reste une petite chapelle, près de la mer, l'*Hôtel des chevaliers de Saint-Jean*, transformé en hôpital militaire, et l'*église de Saint-Jean*. A l'extrémité S.-O. de la ville, on trouve une grande forteresse et l'on peut suivre les anciennes murailles encore toutes percées des brèches pratiquées par les ca-

nons anglais. De nouvelles fortifications à la moderne ont été construites en dehors des anciennes.

La population d'Acre monte aujourd'hui à environ 5000 âmes dont les trois quarts sont musulmans ou druses, et le reste chrétiens et juifs. La garnison est commandée par un pacha subordonné au pacha de Beyrouth. Le commerce d'Acre consiste en quelques balles de coton et quelques sacs de grains. A peu de distance à l'E. de la ville est un monticule allongé et bas, où Bonaparte avait établi ses batteries, et qui répond aussi probablement au *Turon* du temps des croisades, où Guy de Lusignan était campé.

De Saint-Jean d'Acre à Kaïfa et au Carmel, en suivant le rivage circulaire de la baie, 2 h. 30 m. à 3 h. V. R. 136.

ROUTE 133.

DE ST-JEAN-D'ACRE A NAZARETH,

PAR JOTAPATA, KAMA ET SEPHORIS.

(7 à 8 h. — Un bon guide est nécessaire pour trouver Djéfât (Jotapata) et Kana el-Djéïl. Robinson s'en est procuré un bon à Tamrah.

La route directe d'Acre à Nazareth par Chéfa-Omar et Sephoris ne demande que 6 h., mais elle ne présente d'autre intérêt que l'aspect pittoresque du pays. Un détour d'une à deux heures nous permettra au contraire de visiter deux localités très-intéressantes, et encore assez peu explorées.

En sortant d'Acre, on longe le cimetière, et traversant une plantation de palmiers et de cactus, on dépasse (10 min.) une fontaine avec un grand abreuvoir, pour entrer dans la grande plaine de Ptolémaïs; à gauche court une jolie chaîne de montagnes aux lignes douces et riantes; à droite à l'O. s'étend la Méditerranée, au S.-O. se dresse la chaîne plus sévère du Carmel.

La route la plus courte, par laquelle on enverra les chevaux de bagage, se dirige à l'E.-S.-E., at-

teint (2 h. 30) le pied des collines, puis (30 min.) le gros v. de *Chéfa-Omar* (pron. vulg. *Chfamar*), surmonté d'un gros bâtiment rectangulaire en forme de forteresse (c'est peut-être le *Carphamecho* fortifié par Josèphe), laisse à gauche au N.-O. le v. d'*Abilin* (peut-être l'*Tbalin* du temps des croisades) et franchissant successivement (30 minutes) deux chaînes de collines, d'où l'on a de beaux points de vue sur Saint-Jean-d'Acre, la mer, et le Carmel, descend dans le Wâdi-Mélik, belle vallée boisée, courant de l'O. à l'E. et séparant les montagnes de Safed de la petite chaîne de Nazareth; franchit (25 min.) le Nahr el-Mélik, pour atteindre (50 min.) Séfourieh, et (1 h. 30) Nazareth.

La route que nous suivrons se dirige un peu plus au N., à peu près au S.-E., à travers la grande plaine d'Acre jusqu'à *Tell-Kisoun*, monticule isolé qui domine la plaine, et d'où l'on découvre un assez grand nombre de villages perchés sur les sommités environnantes, *Abilin* et *Chéfa-Omar* au S. (V. ci-dessus), au N.-E. *Tamrah*, *Dâmoûn*, etc. Un monticule isolé dans la plaine au S.-O., le *Tell-Kourdani*, marque la source du *Nahr-Namân*, l'antique Belus. De *Tell-Kisoun*, on gagne (1 h.) *Tamrah*, et (1 h. 30) *Kawkab*, par des sentiers de montagnes, où il est impossible de se diriger sans un guide pris dans le pays. *Kawkab* est bâti sur la crête d'un plateau élevé, d'où la vue s'étend fort loin; à l'E. se dresse la montagne de *Djéfât*, au S.-E. on distingue le petit *wézi*, nommé *Nebi-Saïd*, qui domine Nazareth. On descend de *Kawkab* dans un vallon fertile, rempli d'oliviers, qui est l'origine du Wâdi-*Abilin*, et l'on gagne (45 min.)

Tell-Djéfât, l'antique *Jotapata*, célèbre par le siège soutenu par Josèphe contre Vespasien. L'illustré historien a raconté d'une manière saisissante les incidents de ce siège, qui le fit tomber entre

les mains du vainqueur (*Guerre des Juifs*, III, 7 à 26). Cette ville, située au N. de Séphoris, à une journée de marche de Ptolémaïs, était presque entièrement bâtie sur un roc escarpé et environné de trois côtés de vallées si profondes que les yeux ne pouvaient sans s'éblouir porter leurs regards jusqu'en bas; le seul côté du N., où l'on avait bâti sur la pente de la montagne, était accessible, mais Josèphe l'avait fait fortifier et enfermer dans la ville; d'autres montagnes qui étaient alentour en cachaient la vue de telle sorte que l'on ne pouvait l'apercevoir que l'on ne fût dedans (*ibid.* 12). « La ville manquait d'eau et n'avait que des citernes; du côté de l'O., il y avait une ravine si profonde que les Romains ne faisaient pas grande garde de ce côté. Josèphe se fit ravitailler par cette voie, qui fut enfin bouchée. Les rues étaient si roides et si étroites, qu'une fois l'enceinte forcée les Juifs ne purent s'y défendre. Une partie se réfugia avec Josèphe lui-même dans des cavernes spacieuses creusées dans les flancs de la montagne, c'est là qu'il finit par être découvert. » C'est à Schultz (*Zeitschrift der Morgenlands Ges.* III, p. 51-61.) que revient l'honneur d'avoir en 1847 retrouvé cette localité complètement perdue et en dehors des routes ordinaires; Robinson (*Lat. res.*, p. 105-107) confirme ce témoignage, et reconnaît que le *Tell-Djéfât* répond de point en point à la description de Josèphe, sauf une légère teinte d'exagération orientale. Le plateau est isolé par deux Wâdis, qui le contourment l'un du côté de l'O. et du S., l'autre du côté de l'E. pour rejoindre le premier: les deux vallées réunies courent au S., puis à l'E.-S.-E. vers la plaine de Battaouf. La communication n'est facile que par le N., où le plateau s'unit par une gorge étroite aux hautes collines qui le séparent de Saknin; on y observe les restes d'une ancienne place avec quelques fragments de

pierres; au S., il est dominé par le plateau de Deidebèh. La surface du Tell-Djéfât est pur roc, avec deux ou trois citernes, mais pas de fontaines. On ne voit pas de trace de forteresse ni d'enceinte, mais Joseph nous apprend qu'elle fut entièrement rasée. Sur les flancs, on trouve un grand nombre de cavernes artificielles avec des escaliers; elles sont assez grandes pour avoir servi de refuge aux habitants. Le nom grecisé de Jotapata répond sans aucun doute au Gotapata du Talmud et au Jiphthah-el de Josué (xx, 14, 26, 27), situé sur les confins d'Azer et de Zabulon; la vallée de Jiphthah-el était le Wadi-Abilin (V. Robinson, *Lat. res.* p. 107).

En quittant Djéfât, on se dirige vers l'E. à travers la vallée, sans chemin tracé, et l'on atteint (40 min.)

Kana el-Djélil ou **Cana de Galilée**, où fut accompli le premier miracle de Jésus-Christ (Saint Jean II, 1-11; iv, 46). Outre l'identité du nom arabe (el-Djélil, signifiant toujours la Galilée, dans la version arabe du Nouveau Testament), le témoignage de tous les pèlerins chrétiens (Antonin le Martyr, saint Willibald, Marinus Sanutus, etc.) s'accorde à placer Kana dans cette localité. C'est vers le xv^e siècle que la tradition a changé en faveur de Kefr Kenna (V. Robinson, *Bibl. res.*, III, p. 204 à 208, et *Lat. res.*, p. 108, note, réfutation de M. de Sauley). Kana el-Djélil est un v. abandonné, sans trace d'antiquités, situé sur le côté gauche de la vallée venant de Djéfât, à son débouché sur la grande plaine d'el-Battaouf. On découvre une belle vue sur toute cette région fertile et sur les collines de Nazareth.

De Kana, on revient vers l'O. jusqu'à (40 min.) **Kefr Menda**, où l'on remarque un grand puits avec trois sarcophages antiques servant d'auges. L'un d'eux porte d'élégantes sculptures. Selon Robinson, ce v. répond à la V. d'Aso-

chis, où résida Josephé (*Vie*, 41); il n'y a pas de doute que la grande plaine el-Battaouf ne soit le *μὲγα πεδῖον* de l'historien juif. (*ib.*, et G., d. J., iv, 1; *Antiq.*, XIII, 12, 4).

On se dirige ensuite à travers la grande plaine vers la tour de Séfourieh, qui se dresse vers le S. On laisse à g. le Tell *Bédawyéh* avec un khân ruiné, on franchit le ruisseau du même nom, qui prend plus bas le nom de Nahr el-Mélik, pour gagner le pied de la colline où s'élève (1 h. 15.)

Séfourieh, l'antique **Séphoris** ou **Dio-Césarée**. Elle fut prise par Hérode le Grand et brûlée par Varus; rebâtie par Hérode Antipas, elle devint la place la plus forte et le chef-lieu de la Galilée; Josephé la mentionne souvent (*G. des J.*, II, 18; III, 2, 4. *Vie*, 9, 45, 63). Il s'en empara, et sut par un stratagème sauver ses habitants de la fureur de ses soldats (*Vie*, 67). Séphoris ouvrit ses portes aux Romains; après la prise de Jérusalem, elle devint le siège du sanhédrin, avant Tibériade. Au temps d'Antonin le Pieux, elle reçut le nom de Dio-Césaræa. Plus tard elle devint un évêché; mais en 339, elle fut détruite par les Romains à la suite d'une révolte des Juifs. Selon Antonin le Martyr (vi^e siècle), elle possédait une église marquant l'endroit où la vierge Marie avait reçu la salutation de l'ange. Plus tard, une autre légende fait de Séphoris la résidence de Joachim et d'Anne, les parents de la Vierge. Le nom de Séfourieh apparaît dans l'histoire des croisades: elle fut reprise par un lieutenant de Saladin après la bataille de Hattin.

Séfourieh est aujourd'hui un grand village composé de maisons misérables, bâti sur la pente S.-O. d'une colline couronnée par une grosse tour carrée de 16 mètr. de côté, dont les fondations, taillées en bossage, paraissent fort anciennes et peut-être juives, mais le portail du S. et la partie supérieure de la construction sont de

l'époque des croisades. On voit dans le village les ruines d'une église gothique, dont il reste deux arceaux en ogive, et tout autour, des fragments de colonnes, de pierres taillées et de frises sculptées, encastrés dans les murailles de la route, et quelques sarcophages. L'un d'eux est attribué à Dinah, fille de Jacob!

Revenant un peu vers le S.-O., on descend par un joli vallon cultivé, et l'on atteint (25 min.) une belle source, célèbre dans l'histoire: c'est là que se réunit l'armée chrétienne avant la fatale bataille de Hattin (v. p. 713); c'est là que Saladin vint camper après sa victoire. On monte ensuite par des pentes pierreuses sur la montagne qui sépare Séfourieh de Nazareth. On atteint (40 min.) le sommet du passage, et l'on descend par des sentiers difficiles pour les chevaux à (20 min.)

Nazareth (en arabe *en-Nâsrah*). On loge ordinairement au couvent latin, où l'on est assez bien traité.

— *Histoire*. Le nom de Nazareth n'est prononcé ni dans l'Ancien Testament, ni dans Fl. Josephé. Les Evangiles la signalent comme le lieu où se passa l'Annonciation (Luc, I, 26-35) et où s'écoula l'existence de Jésus, pauvre, ignoré, soumis à ses parents (Luc, II, 39 et 51-52. Matth., II, 23). Quand commença la vie publique du Christ, les habitants de Nazareth le chassèrent, après avoir voulu le précipiter du haut d'un rocher (Luc, IV, 16-31). Il alla demeurer à Capharnaüm (Matth., IV, 13.); étant revenu à Nazareth, il ne trouva chez ses compatriotes que le mépris et l'incrédulité (Matth., XIII, 54-58; Marc, VI, 1, 5). Ce lieu ne paraît avoir été qu'un village insignifiant dont le nom prononcé avec dédain (Jean, I, 46) fut appliqué plus tard en signe de mépris aux premiers chrétiens (Eusèbe et Jérôme, *Onomast.*). Pour les Arabes, ceux-ci sont encore les nazaréens (*en-Nâçara*). A peine mentionnée dans les premiers pères de l'Église,

habitée exclusivement par des Juifs jusqu'au temps de Constantin (Epiphane, *adv. Har.* I), où fut peut-être construite la première église, Nazareth n'est guère citée comme lieu de pèlerinage qu'au vii^e siècle. Après la prise de Jérusalem par les premiers croisés, toute la contrée fut donnée en fief à Tancrede, qui y transporta le siège de l'évêché de Scythopolis, et y éleva une église. En 1187, elle tomba aux mains de Saladin, fut rendue un instant aux chrétiens, puis saint Louis, en 1250, y fit un pèlerinage; mais, en 1263, Bibars Bondoukdar, sultan d'Égypte, la ruina totalement. Pendant près de 400 ans, elle paraît abandonnée, ou occupée seulement par des musulmans; ce n'est qu'en 1620 que l'émir Fakhr-ed-Din permit aux franciscains de relever l'église de l'Annonciation, mais ce fut surtout à partir de 1720 que le couvent fut agrandi, et que la population chrétienne augmenta sensiblement jusqu'à nos jours. Elle y est maintenant en majorité: sur 3,120 hab., on comptait dans ces dernières années, d'après les renseignements recueillis par Robinson, 1,040 grecs schismatiques, 520 grecs catholiques, 680 latins, 400 maronites et 680 musulmans. Cette population a encore augmenté depuis. Nazareth a beaucoup souffert des tremblements de terre de 1837.

État actuel. Nazareth s'élève en étages sur un amphithéâtre entouré de collines de toutes parts; sa hauteur est, suivant Schubert (*Reise*, t. III, p. 169), de 273 mètr. au-dessus de la mer et de plus de 100 m. au-dessus de la plaine d'Esdrelon. Les maisons, bâties presque toutes en pierre et à toits plats, sont entourées de jardins, de plantations de figuiers, d'oliviers et de cactus et de petits champs de blé. Le terrain est fort inégal, et coupé de plusieurs ravins descendant des rochers qui dominent la ville du côté du N. Ses rues sont étroites, escarpées, presque imprati-

cables, et converties pour la plupart en trous à fumier. Malgré cela, Nazareth présente un aspect général d'aisance assez rare dans les villes de la Syrie : on voit que le protectorat européen a passé par là; les chrétiens se sentent là chez eux : les écoles publiques ont donné à la population plus d'instruction, plus de tenue et d'urbanité que dans les autres localités; les filles de Nazareth sont célèbres, à juste titre, pour leur beauté. L'édifice principal de la ville est sans contredit

Le couvent latin, vaste assemblage de constructions réunies sur un plan rectangulaire. Une grande porte y donne accès du côté de l'O., et l'on pénètre dans une grande cour où sont réunis quelques fragments de colonnes antiques en granit de Syène et des débris d'architecture romaine. Sur cette cour s'ouvrent les salles de l'école, la pharmacie, les cellules des moines, la salle de réception du supérieur, entourée d'un divan à la turque. Les terrasses de ces bâtiments offrent de belles vues sur les environs. Une seconde cour plus petite conduit à

L'Église de l'Annonciation, bâtie sur l'emplacement de la basilique dont la tradition reporte l'origine à l'impératrice Héléne, et qui, après avoir reçu quelques embellissements à l'époque des croisades, ainsi que l'attestent les fragments de style roman encore visibles dans la cour du couvent, fut entièrement ruinée en 1263, lors de la destruction de la ville par Bibars Bondoukdar. L'église actuelle fut construite au temps de Fakhr-ed-Din (1620) et encore agrandie vers le milieu du XVIII^e siècle. Elle est de grandeur médiocre, mais remarquable par ses proportions. Quatre grands arceaux soutiennent la voûte; un escalier de marbre conduit au chœur placé au-dessus de la crypte, puis faisant un retour sur la gauche, descend à la chapelle souterraine, située ainsi au-dessous du maître-autel.

Cette crypte est précédée d'une espèce de vestibule qui s'ouvre par une porte basse : en face de l'autel, à gauche, on voit deux colonnes en granit, derrière lesquelles, selon la tradition, se tenait l'ange Gabriel à l'heure de l'Annonciation. L'une de ces colonnes est brisée vers le milieu, et le fragment supérieur reste suspendu au plafond. Le peuple croit qu'elle y tient par miracle. « Loin d'encourager cette croyance, les franciscains, dit l'abbé Mislin (*Les saints lieux*, t. II, p. 402), montrent à qui veut les voir les barres de fer qui attachent ce bout de colonne à la voûte. » L'autel fort simple, orné seulement d'un tableau moderne représentant l'Annonciation, est entouré de lampes d'argent, et sur la table de granit qui forme le pavé, on lit les mots : *Verbum caro hic factum est*. A droite de l'autel une petite porte conduit dans une arrière-salle, où l'on trouve un autre autel adossé au précédent, et orné d'un tableau représentant la fuite en Égypte; quelques marches descendent dans une petite chambre taillée dans le roc, qui représente la cuisine de la Vierge. On sait que, d'après la légende, la maison de Marie, qui était adossée à cette crypte, fut, dans l'année 1291, transportée par les anges, d'abord à Raunizza, en Dalmatie, puis à Lorette, où elle forme aujourd'hui un des lieux de pèlerinage les plus en renom de toute la catholicité.

En face de la grande porte du couvent, et de l'autre côté de la rue, s'élève la *Foresteria*, c'est-à-dire la maison destinée à recevoir les étrangers. Les chambres et les lits y sont propres et convenables. L'établissement des *sœurs de charité* est attaché à ce bâtiment.

Les autres édifices religieux que l'on montre à Nazareth sont :

L'atelier de Joseph, au N.-E. de l'église de l'Annonciation; il ne reste que quelques débris de l'ancienne église élevée sans doute par les croisés sur cet emplacement.

Une chapelle appartenant aux franciscains et nommée *Mensa Christi*, parce qu'elle renferme un quartier de roche, qui, d'après les traditions locales, servit de table au Christ et à ses disciples.

L'Église moderne des Arméniens, sur l'emplacement de la synagogue où le Sauveur étonna les docteurs par sa sagesse.

L'Église de St-Gabriel aux Grecs, qui renferme dans sa partie septentrionale un puits très-vénéré par les Grecs, parce qu'ils croient que la Vierge y puisait de l'eau au moment où elle fut saluée par l'ange Gabriel.

A côté se voit la Fontaine de la Vierge, où les filles de la ville viennent puiser l'eau dans de grandes urnes de forme antique. On y voit souvent de fort beaux types, et le peintre y trouverait plus d'un gracieux motif de tableau rappelant les scènes de la Genèse.

Enfin, à 4 kil. au S. de Nazareth, les ruines d'une autre basilique construite par Héléne sous le vocable de *Notre-Dame de l'Effroi*, un souvenir de la terreur dont Marie fut saisie lorsqu'elle vit qu'on voulait faire mourir son fils. Le mont de la Précipitation, désigné par la tradition comme l'endroit d'où les Juifs voulaient précipiter le Christ, est non loin de là, à 20 m. au S. des dernières maisons. Ce rocher n'est pas plus escarpé que bien d'autres sur l'emplacement même de Nazareth, mais on y découvre la plaine d'Esdrelon¹. En face et de l'autre côté du ravin, s'élève une montagne pointue, bien plus remarquable, qui s'aperçoit à peu près de tous les points de la plaine d'Esdrelon et annonce au voyageur la position du vallon de Nazareth.

¹ Cet emplacement ne répond pas bien au texte de saint Luc (iv, 28, 29). Il n'est pas probable que les Juifs furieux aient eu la patience de conduire le Christ aussi loin. On allègue, il est vrai, que l'ancienne Nazareth était placée plus au S. que la ville actuelle; mais alors que deviendrait l'authenticité de la crypte du couvent?

Aucun voyageur ne devra négliger d'aller visiter sur le sommet, au N. de Nazareth, le petit wéli de *Nébi-Ismaïl* (ou selon d'autres, *Nébi-Saïd*), où l'on découvre une des plus belles vues de la Palestine. On voit au N. Séfourieh, la plaine d'El-Battaouf, Kana-el-Djélil (v. p. 133), les montagnes qui s'étendent d'Acre à Safed, et tout au fond le pic neigeux du grand Hermon. A l'O. la plaine d'Acre, la Méditerranée, la chaîne du Carmel, les villages de Ta'annak et de Leidjoun (Megiddo) (R. 137), la grande plaine d'Esdrelon jusqu'à Djénin (R. 134), et en remontant vers l'E., Jezraël, le mont de Gilboë, le petit Hermon, Endor et Naïn (R. 135) et le Thabor (R. 131).

De Nazareth à Caïfa et au Carmel, R. 136; — à Cana, R. 130; — à Djénin, R. 134; — à Endor, Naïn et Jezraël, R. 135; — à Megiddo, R. 136 et 137; — à Naplouse et Jérusalem, R. 134, 138 et 139; — au Thabor, R. 131; — à Tibériade, R. 130.

ROUTE 134.

DE NAZARETH A DJÉNIN.

DIRECTEMENT.

7 heures pour les moukres, mais un bon cheval fait facilement cette route en 5 à 6 h.

En quittant Nazareth, on se dirige vers le S. entre des collines rocheuses, laissant à gauche le mont de la Précipitation, et, après une descente assez roide sur des rochers difficiles pour les chevaux, on débouche (1 h.) sur la grande plaine d'Esdrelon. On aperçoit à l'E. le mont Thabor, qui de ce côté ressemble à un chapeau de gendarme et fait bien moins d'effet que du côté de Tibériade. Au S.-E. on voit le petit Hermon (*Djébel ed-Dahî*), aux pentes molles et douces; à l'O. la chaîne du Carmel, qui va s'unir au S. aux montagnes de la Samarie.

La plaine d'Esdrelon ou d'Esdraël (forme grecque du nom de Jezraël), qui porte aujourd'hui

le nom de *Merdj-Ibn'Amir*, est un vaste plateau triangulaire dont le sommet est au N.-O., à la gorge qui sépare le Carmel des monts de Galilée et débouche dans la plaine d'Acre. Du côté E. elle présente trois prolongements : l'un entre le Thabor et le petit Hermon, l'autre entre cette montagne et celle de Gelboë, le troisième entre Gelboë et Djénin. Tout cet immense espace est complètement désert, bien qu'envahi à certaines époques de l'année par des hordes de Bédouins de la Palestine transjordanienne. Le sol est gras et fertile, quoiqu'il n'y ait pas de rivière permanente. Le Kison, qui reçoit toutes les ravines de la plaine, est ordinairement à sec : en temps de pluie, il grossit en quelques heures et porte ses eaux à la baie d'Acre. Il existe entre le Thabor et le petit Hermon, et entre celui-ci et le mont Gelboë, une ligne de partage au delà de laquelle toutes les eaux se portent vers la vallée du Jourdain. La plaine d'Esdrelon, couverte de hautes herbes en hiver et au printemps, n'est plus, à la fin de l'été, qu'un terrain aride et crevassé. Elle est cependant remarquable par la grandeur de ses lignes et la noblesse de ses horizons. Elle nourrit des gazelles et du gibier de toute espèce.

On s'avance dans la plaine directement vers le S., et l'on rencontre bientôt, au pied du petit Hermon (1 h. 30), le puits et le petit hameau ruinés de

El-Afoulèh, l'emplacement précis du brillant fait d'armes connu sous le nom de **bataille du Mont-Thabor**. La grande armée turque, commandée par Abdallah, qui venait au secours de Saint-Jean-d'Acre, ayant été, comme nous l'avons vu, arrêtée sur la route de Nazareth par l'héroïsme de Junot et de Kléber (V. p. 714), était venue camper dans la plaine d'Esdrelon. Kléber la suivit et tenta de surprendre le camp turc pendant la nuit ; mais il était arrivé

trop tard. « Le 10 avril au matin il trouva toute l'armée turque en bataille : 15 000 fantassins occupaient le village de El-Afoulèh, plus de 12 000 cavaliers se déployaient dans la plaine. Kléber avait à peine 3 000 fantassins en carré... Bientôt ils eurent formé autour d'eux un rempart d'hommes et de chevaux, et purent résister six heures de suite à la furie de leurs adversaires. Dans ce moment Bonaparte débouchait des hauteurs de Nazareth. Il partagea la division qu'il amenait en deux carrés, qui s'avancèrent en silence, de manière à former un triangle équilatéral avec la division Kléber et à mettre l'ennemi au milieu d'eux. Un coup de canon fut le signal de l'attaque : l'armée turque, surprise par un feu terrible, se mit à fuir en désordre dans toutes les directions. La division Kléber, redoublant d'ardeur à cette vue, enleva le village d'Afoulèh à la baïonnette. En un instant toute cette multitude s'écoula et la plaine ne fut plus couverte que de morts. Six mille Français avaient détruit cette armée que les habitants disaient innombrable comme les étoiles du ciel et les sables de la mer. » (Thiers, *Hist. de la Révol. franç.*, t. X, p. 405-407.)

Un autre hameau, *El-Foulèh* (la Fève), placé sur la hauteur, à peu de distance, présente des débris d'une forteresse, connue au moyen âge sous le nom de **Faba**, où les chevaliers du Temple et de Saint-Jean tenaient garnison en commun.

Un peu au delà d'El-Afoulèh, on aperçoit à l'E., sur les pentes du petit Hermon, le village de **Soulim**, l'antique **Sunam** (V. R. 135), entouré d'arbres et de jardins. Le petit Hermon (Djébel-éd-Dahi), qui n'a pas de notoriété historique, porte à son sommet une petite mosquée. On continue à travers la plaine : c'est toujours le même aspect de grandeur et de tristesse. Bientôt on voit s'ouvrir à l'E., entre le petit Hermon et le mont

de Gelboë, la vallée profonde qui va rejoindre Beth-San et la vallée du Jourdain (V. R. 135) ; au delà de cette dépression considérable du pays se dressent les montagnes de Galaad, dans la Palestine-transjordanienne. On laisse sur la gauche (1 h. 15) la hauteur qui porte le village de *Zéram*, l'antique **Jezaël** (V. R. 135), et la montagne de Gelboë (Djebel-Fakouah), au sommet de laquelle se montre le v. de Wezzar. A l'O. on voit s'approcher la chaîne du Carmel, où l'on distingue les villages de Ta'annouk (Taanach) et de Leidjoun (Legio ou Mégiddo) (V. R. 137). Après (1 h.) la citerne et le hameau de *El-Mekeibilèh*, la plaine se resserre de plus en plus jusqu'à (1 h. 15)

Djénin, l'ancien **En-Gannim** (la fontaine des Jardins), ville du territoire d'Issachar, appartenant aux Lévités (Josué, xix, 21, xxi, 29) ; et mentionnée par Josephé sous le nom de **Djinæa**.

Djénin est située sur le penchant d'une colline qui ferme au S. la plaine d'Esdrelon, au milieu d'une jolie oasis de caroubiers, de nopals, d'oliviers, que domine un beau bouquet de palmiers. En arrivant, on passe sous les arcades d'un aqueduc et on voit une source abondante et limpide. Les maisons sont toutes bâties en pierre et ont un aspect de propreté et d'aisance. De leurs terrasses, on découvre toute la plaine d'Esdrelon, le Carmel, la montagne pointue qui marque la position de Nazareth, le Thabor et le sommet neigeux du grand Hermon. La population est de 2 à 3 000 habitants, dont un certain nombre de chrétiens, dans les maisons desquels on trouve d'assez bons logements. Djénin est la résidence d'un *acha* qui commande cinquante cavaliers.

Djénin au Carmel, par Mégiddo, R. 137 ; — à Jérusalem, par Samarie et Naplouse, R. 138 et 139 ; — à Nazareth, par Jezaël et Endor, R. 135.

ROUTE 135.

DE NAZARETH A DJÉNIN,

PAR ENDOR ET JEZRAËL.

8 h., ou, si l'on passe par le Thabor, 40 h. On peut envoyer les chevaux de bagage par la route directe. Cette route est surtout intéressante par ses souvenirs bibliques ; elle se tient plus sur les hauteurs que la précédente, et peut encore lui être préférée à ce titre.

Les voyageurs qui n'auraient pas encore fait l'ascension du Thabor pourront se rendre d'abord au sommet de cette montagne (2 h. 35, V. R. 131, p. 716), redescendre (45 min.) à *Dabourieh*, d'où ils peuvent en une heure gagner Endor. — Ceux qui, connaissant déjà le Thabor, voudront se rendre directement à Endor (2 h. 30), descendront de Nazareth à la plaine (1 h., V. R. 134), puis, se dirigeant à l'E.-S.-E., passeront (30 min.) au-dessous du village d'*Iksâl*, qui répond, selon Robinson, au **Chisloth-Thabor** ou **Cherulloth** de l'Écriture (Josué, xix, 12, 18), et au **Xaloth** de Josephé (*Vie*, 44 ; *G. des Juifs*, III, 3, 1) ; ils couperont ensuite obliquement la plaine qui sépare le Thabor du petit Hermon pour atteindre (1 h.)

Endor (en arabe *Endour*), mentionné au livre de Josué (xvii, 11), et surtout connu par la visite de Saül à la Pythonisse, avant la bataille de Gelboë (I, Samuël, xxviii, 7-25). On voit, dans les rochers qui dominent le pauvre hameau d'Endor, plusieurs cavernes où l'on peut, si l'on veut, placer la demeure de la Pythonisse.

On peut d'Endor gagner en 6 h. Bey-san, par Toumrah, En-Na'ourah, Koumieh et Beit-Ilfa, à travers un pays fertile et riant. (V. Robinson, *Lat. res.*, p. 336-339.)

D'Endor on revient au S.-O. pour gagner, à la base du petit Hermon (35 min.), le hameau de **Neïn**, l'antique **Naïn**, où Jésus-Christ ressuscita le fils de la veuve (saint Luc, vii, 11-15). Ce n'est qu'un pauvre hameau avec quelques murailles ruinées relative-

ment modernes. On y jouit d'une belle vue sur la plaine et les montagnes de Nazareth.

On longe ensuite en écharpe les pentes du petit Hermon, d'où l'on domine la plaine, les hameaux de El-Foulh et de Afoulh, et le champ de bataille dit du Mont-Thabor (V. p. 732). En se retournant, on voit se dresser au N. le Thabor, et au loin le sommet neigeux du grand Hermon. On atteint (50 min.)

Soulim, l'antique Sunam de la tribu d'Issachar (Josué, xix, 18), où campèrent les Philistins avant la bataille de Gelboé, (I, Sam., xxviii, 4). C'était la patrie d'Abisag, concubine du roi David (I, Rois, i, 3.) C'est là qu'Elisée fut reçu par la Sunamite, dont il ressuscita plus tard le fils (II, Rois, iv, 8-37). Soulim est un grand village entouré de jardins et d'arbres verdoyants, mais il n'y a aucun reste d'antiquité.

De Soulim on descend, un peu vers l'E., dans la vallée de Jezraël, dont on atteint le fond (1 h.) à la fontaine *Ain-Djaloud*. Cette vallée, et les plateaux environnants, ont été témoins de deux combats fameux dans l'histoire des Juifs, la victoire de Gédéon sur les Madianites (Juges, vii) et la défaite de Saül et de Jonathan par les Philistins. (I, Samuël, xxxi.)

De Ain-Djaloud on remonte au S.-O. jusqu'au (30 min.) village de

Zer'aïn, l'antique Jezraël, capitale des États d'Ahab et de Jézabel, le lieu de la mort de Naboth (I, Rois, xxi, 1-16), et, plus tard, de celle de Joram et de l'impie Jézabel (I, Rois, ix, 16-37). Bien que Jezraël ne soit plus dans la suite mentionné dans l'histoire, c'était encore, aux premiers siècles de notre ère, un gros bourg dont le nom grecisé d'*Esdraelon* devint celui de toute la plaine.

Le village de Zeraïn occupe une hauteur qui se relie aux dernières pentes du mont de Gelboé. Il compte une vingtaine de mesures,

parmi lesquelles on trouve quelques sarcophages et fragments sculptés, ainsi qu'une grosse tour carrée assez ancienne, transformée en une espèce de khân pour les voyageurs. On a de Zer'aïn une fort belle vue sur la plaine d'Esdrelon, sur les montagnes qui l'entourent, et particulièrement à l'E. sur la vallée profonde qui va rejoindre le Ghor du Jourdain, et dans laquelle on distingue la colline conique qui porte les ruines de Beth-Sçan; tout au fond se dressent les montagnes de Galaad.

Une descente de 2 h. à travers cette vallée conduit à Beisân, l'ancienne Beth-Sçan ou Scythopolis, ville des Cananéens que les Israélites ne purent conquérir (Juges, i, 27). Le corps de Saül fut pendu à ses murailles. (I, Sam., xxxi, 10; I Chroniq., x, 8-10). Après la captivité, Beth-Sçan devint, sous le nom de *Scythopolis*, le chef-lieu de la décapole et le siège d'un évêché. Elle donna naissance aux Pères de l'Église Basilié et Cyrille. Elle est citée quelquefois au temps des croisades. Le village moderne de Beisân est bâti sur la crête de la vallée du Jourdain, qu'il domine d'une hauteur d'environ 100 mètr. Il est habité par une colonie de 500 Égyptiens, laissés là par Ibrahim-Pacha. Les ruines de l'ancienne ville (pierres taillées, fragments de colonnes) s'étendent autour du village jusqu'à la colline conique qui portait l'acropole. On remarquera surtout, sur la pente au S.-O. de la colline, les murs d'un temple avec huit colonnes encore debout, plusieurs autres colonnes dressées çà et là, et principalement le théâtre, enfoncé dans les herbes, mais encore bien conservé. Le ravin qui longe le pied de la colline contient une grande arche romaine, avec une arche plus petite de chaque côté. Enfin le sommet porte les restes d'une acropole. On y découvre une vue très-étendue sur le Ghor du Jourdain, large en cet endroit de 4 à 5 kil.; le fleuve serpente au milieu d'un épais fourré de roseaux et de bouquets de tamarisques. Une quantité de petits monticules se dressent dans la vallée ver-

doyante. Directement à l'E. on aperçoit la terrasse élevée de Fahl ou Pella (V. p. 361). Beisan est sur la ligne de l'ancienne route des caravanes de l'Égypte à Damas, par Oum-Keis (Gadara). On peut la prendre pour gagner Djénin en franchissant le mont de Gelboé.

La route de Zer'aïn à Djénin se dirige au S., en longeant le pied du *Djebel-Fakouah* (mont de Gelboé), au sommet duquel on aperçoit le village de Wezzar. On rentre dans la plaine (1 h.) près de *Djélamèh* et d'*Errané*, et l'on atteint (1 h. 15) Djénin. (V. p. 733.)

ROUTE 136.

DE NAZARETH A KHAIFA
ET AU CARMEL.

(7 à 8 heures.)

En quittant Nazareth, on monte vers le N.-O. sur les collines pierreuses qui dominent la ville. On la perd de vue (15 min.), mais le regard plonge au S. dans une autre vallée, plantée d'oliviers et de palmiers. Sur un monticule, au S., se montre le village de *Yafa*, qui semble répondre au *Japhia* de *Zabulon* (Josué, xix, 12; *Onomasticon*, art. *Japhiè*). C'est sans doute le même *Japhia* qui fut fortifié par Josephé, et puis par Trajan et Titus (Josephé, *Vie*, 37 et 45; *Guerre des Juifs*, II, 20, 6; III, 7, 31). Une vieille tradition le désigne comme le pays de Zébédée et de ses fils Jacques et Jean. Le village de *Malout*, que l'on voit ensuite un peu plus loin à l'O., sur un plan plus rapproché, répond peut-être au *Maralah* de Josué (xix, 11). On y a trouvé plusieurs fragments d'antiquités et les restes d'un temple avec une crypte qui sert d'église chrétienne. De loin cette ruine ressemble à une grande cheminée. On atteint (15 min.) un col d'où l'on découvre la mer et la chaîne du Carmel jusqu'à *Khalfa*, et, descendant vers l'O. entre de jolies collines, on débouche (55 min.) dans la plaine. C'est l'ex-

trémité N.-O. de la grande plaine d'Esdrelon, qui s'étend au loin à gauche vers le S.-E. et paraît un vaste désert limité par la chaîne du Carmel. Arrivé (30 min.) près d'un puits, on aperçoit à droite le village de *Samounièh*, entouré d'une muraille ruinée et de quelques vieux figuiers; le nom et la position semblent répondre au *Simonias*, où les Romains tentèrent de surprendre Josephé pendant la nuit (*Vie*, xxiv). À gauche au S.-E., vers la plaine (1 h.) près de *Djebata*, qui est peut-être le *Gabatha* de saint Jérôme.

Continuant sa route vers l'O., le voyageur gagnera (1 h.) le misérable hameau de *Djéida*, à 3 kil. au N. duquel s'élève, au milieu d'une forêt de chênes, le village de *Beit-Lahm*, la *Bethléhem* de *Zabulon* (Josué, xix, 15), que nous ne mentionnons que pour mémoire, car Robinson n'y a rien trouvé qui mérite de nous détourner de notre route.

Après une petite plaine, on arrive (30 min.) au pied d'une chaîne de collines bien boisées, dernier rameau des montagnes de Nazareth. Sur ces hauteurs planent déjà les aigles qui abondent sur le Carmel. Au sommet de ces collines (10 min.) apparaissent soudain la mer, *Khalfa* et le Carmel, admirablement encadrés par les chênes-verts du premier plan. On sort du bois (15 m.) près du hameau *El-Artyèh*, et l'on descend à travers des champs cultivés dans l'étroite vallée du *Kison*, qui joint la plaine d'Esdrelon à la plaine et à la baie de Saint-Jean-d'Acre. En face se dresse le Carmel, haute et belle montagne aux lignes grandes et sévères, couverte de superbes forêts. C'est un des paysages les plus riches de la Palestine. Bonaparte y campa le 17 mars 1799. On franchit (10 min.) le lit ordinairement desséché du *Kison* (*Nahr el-Moukatta*), encaissé entre des rives de terre crevassées, hautes de 4 à 5 mètr.; lorsqu'il a plu, ce torrent prend en quelques heures un vo-